A. 1. H. 2
f. 10. X. H. 7

LES AMANTS FRANÇOIS A LONDRES,

OU

LES DÉLICES DE L'ANGLETERRE.

BRITISH MUSEUM

LES AMANTS FRANÇOIS A LONDRES, OU LES DÉLICES DE L'ANGLETERRE.

Ultrà Sauromatas fugere hinc libet. JUVEN.

A LONDRES,

Et ſe trouve A PARIS,

Chez { la Veuve DUCHESNE, rue S. Jacques,
QUILLAU l'aîné, rue Chriſtine,
ESPRIT, au Palais-Royal.

M. DCC. LXXX.

~~2270.~~ 879.

LES

AMANTS FRANÇOIS,

OU

LES DÉLICES

DE LANGUEDOC.

THE BRITISH MUSEUM

AVERTISSEMENT.

Tous les petits désagréments qu'essuie le Couple François, dont on va lire le voyage à Londres, sont relatifs aux mœurs Angloises, & présentent un résultat de la façon de vivre dans ce Pays Républiquain. De pareilles scenes arrivent journellement, & l'Auteur a vu presque tout ce qu'il raconte. Mais il n'est pas naturel que tant d'aventures se rassemblent coup-sur-coup sur les mêmes personnes; & c'est en quoi cet Ouvrage n'est qu'une

charge & un badinage. Il n'y a point de Pays qui n'ait ſes inconvénients, & ſur lequel on ne pût faire une plaiſanterie de cette eſpece, ſi l'on réuniſſoit de même tous les déſagréments auxquels des Etrangers y ſont expoſés. On eſt bien loin de vouloir faire la ſatyre d'une Nation rivale de la nôtre, & que nous devons eſtimer, puiſqu'elle peut ſoutenir, à tant d'égards, le parallele avec nous. Et quels coups, d'ailleurs, lui porteroit une foible plume ? Des critiques peuvent faire tort à des particuliers ; mais elles blanchiſſent vis - à - vis d'un Peuple

entier, & d'un Peuple, ſur-tout, qui a des Flottes, des Armées, & tout ce qu'il faut enfin, ſi-non pour réſiſter entiérement à la Maiſon de Bourbon, au moins pour rendre ſa défaite glorieuſe à qui doit en venir à bout. Quoi qu'il en ſoit, on entreverra dans cet Ouvrage qui, n'étant qu'un Roman, ne doit fournir que de l'amuſement; on y entreverra, dis-je, les raiſons qui ont amené les Anglois à une poſition pénible pour eux; & les François y puiſeront, peut-être, de nouvelles raiſons d'eſtimer & d'aimer leur Gouver-

nement & leur Patrie. Enfin, l'Auteur qui, ſans haïr les Anglois, s'intéreſſe de tout ſon cœur aux ſuccès de ſa Nation, ne prétend jouer ici que le rôle de patriote, & fait profeſſion du mépris qu'il a pour celui de détracteur & de ſatyrique.

LES

LES AMANTS FRANÇOIS A LONDRES.

CHAPITRE PREMIER.

SANSOR étoit aimable, noble, amoureux & pauvre. Tintine étoit jolie, roturiere, amoureuse & riche. Voilà bien des rapports, avec une terrible discordance. Ces jeunes gens, épris l'un de l'autre, avoient ensemble toute la conformité qu'il faut pour s'aimer ; mais ils n'en avoient pas assez pour s'épouser, parceque leurs parents ressentoient, les uns contre les autres, toute l'anti-

pathie que des nobles ont pour des roturiers, & des riches pour des gueux. Le pere du Chevalier Sanſor eût volontiers emprunté de l'argent à Boniface Doré, pere de la jeune perſonne; mais ſon honneur ne lui auroit jamais permis de demander, pour ſon fils, la fille de ce Marchand.

Il y avoit à Paris, ſéjour des deux Amans, un certain Anglois intrigant; (car les Anglois ſe mêlent auſſi d'avoir de ces gens-là), qui convoitoit ſecrétement Tintine, & cherchoit à tirer parti de l'inexpérience du couple ingénu, pour amener la belle dans ſes filets. Il s'appelloit Milord *Fox*, ce qui, par hazard, dans notre Langue, veut dire *Renard*, & s'inſinuoit, aſſez adroitement pour un Anglois, dans l'eſprit des crédules Amants.

Ces deux infortunés ſe trouvoient très-embarraſſés. Ils étoient dévorés de la paſſion du mariage, & n'avoient pas les moyens de la ſatisfaire. Sanſor un

peu philoſophe étoit homme à ſyſtême ; Tintine avoit l'eſprit romaneſque, & leurs idées, par conſéquent, étoient fort éloignées de la ſimplicité d'une vie bourgeoiſe. Ils conſulterent l'un Emile, & l'autre Cleveland, pour ſavoir ce qu'ils devoient faire. Il leur vint dans la tête un parti admirable, qui fut de ſe ſauver enſemble pour ſe marier, comme ils pourroient, en pays étranger.

Ce parti leur ſembla d'autant plus beau, que Milord Fox le leur conſeilla auſſi de ſon côté. Il ſe promettoit de faire de Tintine tout ce qu'il voudroit, s'il pouvoit l'amener en Angleterre. " Hé! mes amis, leur diſoit-il, que ne venez-vous à Londres ? Vous êtes chargés ici d'entraves de la part de vos peres, meres, oncles, tantes, de la part ſur-tout de votre gouvernement. En Angleterre, plus de liens. Vous vous trouvez chez un Peuple Roi ; vous êtes Rois vous-même ,,. L'envie d'être Rois, & ſur-tout mariés, les tourmenta ſi fort,

qu'ils réſolurent de partir au plutôt. Ils ne voyoient à cela preſque aucune difficulté. Il ne leur manquoit que de l'argent & le conſentement de leurs parents. Pour de l'argent, il paroît naturel de croire que Milord leur en fournit; point du tout. Il ne donnoit que des conſeils, & vivoit lui-même d'emprunt. Ce n'étoit pas un vrai Milord. Il trouva le moyen, cependant, de leur faire prêter, à gros intérêts, une ſomme aſſez conſidérable pour eux & pour lui. Le conſentement de leurs parents étoit plus difficile à obtenir; les deux Amants ne virent pas d'autre ſecret que de s'en paſſer. Tintine avoit cette vertu d'une héroïne de roman, qui ſait prendre de ſaints engagements au clair de la lune, en atteſtant le ciel & les étoiles. Ils partirent enfin ſous peu de jours. On s'apperçut bientôt de leur évaſion; mais on ne s'en ſoucia gueres. Le pere du Chevalier ne fut pas fâché d'être débarraſſé d'un fils qu'il

avoit peine à nourrir. Quant à celui de la Demoiſelle, un de ſes fils lui emporta, dans le même temps, une ſomme conſidérable ; tenant plus à ſon argent qu'à ſa fille, il courut après le voleur & laiſſa décamper la pucelle. Nos Amants coururent à Dieppe : on étoit encore en paix ; ils s'embarquerent dans le Pacquebot qui les conduiſit à Brighthelmſtone, & les voila en Angleterre.

CHAPITRE II.

Fox les avoit accompagnés ; mais il trouva ſur le Pacquebot un vrai Milord qui lui offrit de le mener à Londres. Il profita de l'occaſion, remit une adreſſe aux Amans pour le rejoindre dans la Capitale, & leur donna, pour tout ſecours, le conſeil de ménager beaucoup le peu d'argent qu'ils avoient.

Obligés de ſonger ſi-tôt à l'épargne,

ils ſe mirent ſous les auſpices d'un Perruquier Anglois, Coëffeur de femmes, qui venoit de faire ſes caravanes à Paris. Cet élégant perſonnage les flatta beaucoup, en leur annonçant qu'ils alloient trouver des auberges infiniment plus propres que celles de France. « Vous allez voir, leur dit-il, un peuple à qui des nerfs délicats, & une heureuſe poſition donnent plus de ſenſibilité qu'à toute autre Nation ; un peuple que le moindre objet hideux affecte péniblement, & qui a beſoin de la propreté la plus exquiſe & la plus recherchée (*). » Le Couple Francois, d'après cette aſſurance, s'attendoit à marcher ſur le duvet, & à ſe trouver dans le pays de l'enchantement & de la féerie. Ils entrerent dans une petite Hôtellerie qui n'étoit pas, à la vérité,

(*) Telle eſt l'idée mignonne que les Anglois donnent bonnement de leur Nation, dans leurs Dictionnaires Géographiques.

des principales du pays ; mais qui leur parut meſquine. On ſe mit à table ; ils s'y virent entourés de divers perſonnages qui n'avoient rien de délicat dans leurs geſtes, ni dans leurs figures. On ſervit une énorme piece de *Roſt-beef* qui effraya Tintine. Nos Amants demanderent des ſerviettes, on leur rit au nez ; ils demanderent des verres, on leur fit la même politeſſe, & on leur préſenta le pot de bierre, qui faiſoit le tour de la table, & à même lequel il falloit boire, à la ſuite de pluſieurs bouches dégoûtantes & mal endentées. Tintine ſentoit ſon cœur ſe ſoulever ; Sanſor ouvroit de grands yeux pour voir où étoit cette délicateſſe Angloiſe. Ils faiſoient rire tous les deux la compagnie, en ſe ſervant mal de leurs fourchettes, adroitement arrangées dans ce pays pour n'être preſque d'aucun uſage ; & ils furent enfin obligés, comme les autres, de porter leur viande à leur bouche ſur le bout de leur couteau ; mais, faute d'habitude, ils ne manque-

rent pas de se couper les levres, & d'amuser encore les convives par ce petit malheur. Pour comble de disgrace, ceux qui avoient soupé les premiers, se mirent à fumer, & nos deux Amants se réfugierent dans leur chambre, les levres ensanglantées & le cœur presque en défaillance. On leur présenta poliment à chacun un lit dans le même apartement ; mais les draps en étoient completement sales. Tintine élevée dans l'aisance & la délicatesse de Paris, Tintine dont la peau d'albâtre & de satin, parfumée d'essences, n'avoit jamais été couverte que du linge le plus fin, Tintine frémit à cette vue. L'Hôtesse qui s'apperçut de son dégoût, lui dit fort lestement que les draps qu'elle voyoit, n'avoient servi qu'à des gens propres & dont elle répondoit. Sur cette assurance, ses compagnons de voyage lui jurerent qu'elle ne pouvoit pas absolument continuer de témoigner une défiance aussi offensante ; qu'eux mêmes couchoient dans des draps qui n'étoient

pas plus propres. La maîtreſſe & la ſervante la deshabillerent & la coucherent preſque malgré elle. Sanſor ſe coucha auſſi, pour n'être pas plus fortuné que ſon amante, en cas qu'il y eut quelque malheureux bénéfice à gâgner. « Malgré ma répugnance, diſoit-il, je ſens que ce ne ſont là que des bagatelles; mais l'avant-goût n'eſt pas flatteur. Point de ſerviettes, point de verres, des draps ſales & des couteaux qui fendent les levres : voilà un Peuple Roi qui ſe traite bien bourgeoiſement. „

CHAPITRE III.

Ils dormirent peu l'un & l'autre, & ſe ſentirent les levres douloureuſes; mais le plaiſir d'être couché dans la chambre de Tintine, faiſoit ſuporter au Chevalier bien des incommodités. Le lendemain matin nos Amants ſe trouverent mutuellement défigurés. Leurs levres,

outre l'entaille qu'elles avoient reçue, ſe trouvoient enflées & pleines de feux cuiſants, qu'ils devoient au peu d'habitude de boire après les autres ; &, par parentheſe, celles de Tintine eurent plus de peine à ſe guérir que celles de ſon Amant, parce qu'une femme eſt expoſée dans ce pays à recevoir, ſur la bouche, des baiſers de gens ſouvent fort dégoûtants. Ils monterent dans la Machine, voiture publique en aſſez bon état, qui les conduiſit à Londres. Il y avoit ſur l'impériale pluſieurs pauvres diables de Rois de la mer, qui n'avoient pas le moyen d'entrer dedans. Pendant toute la route, la Demoiſelle ſentit, auſſi bien que ſon Chevalier, des démangeaiſons tout-à fait nouvelles pour elle, & qui lui firent craindre d'avoir gâgné, dans ces malheureux draps, une maladie qu'on ne peut pas plus cacher que l'amour ; mais dont on eſt bien plus honteux. Sa crainte n'étoit que trop fondée ; nos deux Amans arriverent à Londres avec

la bouche défigurée & tout le corps couvert d'une galle naiſſante, qui ne demandoit qu'à croître, & qui leur cauſa des déſagrémens ſans nombre.

D'abord, le Chevalier confus d'une pareille maladie, n'oſa confier ſon malheur à ſon Amante. L'élégante Tintine, plus confuſe encore, ſe garda bien d'avouer à Sanſor ſon incommodité, de peur qu'elle ne l'avilît à ſes yeux. Il en réſulta qu'ils crurent devoir, chacun de leur côté, ne pas preſſer le mariage qui, en les obligeant de ne faire qu'un lit, les auroit mis dans le cas de ſe communiquer mutuellement ce beau préſent de nôces. L'Amante ignoroit la cauſe du peu d'empreſſement que témoignoit ſon Amant, & l'attribuoit à quelque refroidiſſement de ſa part. L'Amant en faiſoit de même de ſon côté. Ce mal-entendu les mit vis-à-vis l'un de l'autre dans une ſituation pénible, qui fit plus d'une fois peſter Sanſor & pleurer Tintine,

ſans qu'ils oſaſſent jamais s'en témoigner rien. Ceci ſoit dit par anticipation.

Pour revenir au moment de leur arrivée, ils furent aſſez bien reçus dans un Hôtel garni, où Milord Fox les avoit annoncés. Il s'y trouva pour les recevoir à la deſcente de la voiture, & leur demanda avec empreſſement s'ils n'étoient pas déjà enchantés de l'Angleterre. Pour toute réponſe, ils ſe gratoient le plus décemment & le plus ſecrétement qu'ils pouvoient. Fox prenant leur ſilence pour un aveu, leur dit: " Oh, ce n'eſt encore rien que cela, vous verrez bien autre choſe. „ Nos Amants trouvoient que c'étoit déjà beaucoup trop, & ne déſiroient pas d'en voir davantage.

CHAPITRE IV.

Le lendemain ils ſe mirent le plus proprement qu'ils purent, avec une noble ſimplicité ; mais avec une propreté recherchée, avec un goût, une élégance qui les faiſoient, au premier coup d'œil, reconnoître pour François, & qui ne laiſſoient point du tout ſoupçonner leur ſecrette maladie.

On leur conſeilla de ſortir à pied, pour mieux voir les beautés de Londres. « Vous allez être enchantés, leur dit-on, de la propreté des rues, de la commodité des trotoirs ; vous allez reconnoître combien votre Paris eſt une vilaine Ville. »

Ils ſe diſpoſoient en effet à trouver tout admirable ; mais on ne leur en donna pas le temps. Ils n'eurent pas mis le pied dans la rue, qu'ils ſe virent hués de la façon la plus marquée. D'abord

les poliſſons ſe contenterent de les regarder ſous le nez, & de s'atrouper autour d'eux, en criant : *macaroni*; mais ce noble corps ſe mit peu-à-peu à les éclabouſſer, de ſorte qu'ils ne tarderent pas à ſe voir fort honnêtement couverts de boue. Ils ne ſurent d'abord à quoi attribuer cette attention particuliere du peuple Anglois à leur égard ; mais heureuſement ils rencontrerent Fox, qui les mit au fait, en riant beaucoup de leur embarras. « Charmante liberté, s'écrioit-il ! Voyez avec quelle familiarité ce peuple vous traite. Quoique vous ſoyez mis aſſez richement, vous ne lui en impoſez point. Il n'eſt humilié devant perſonne, parce qu'il eſt l'égal de tout le monde. „ « Je me paſſerois bien, dit le Chevalier, qu'il nous donnât des preuves ſi groſſieres de ſa liberté. „ — « Au reſte, reprit Fox, vous pouvez faire finir cette comédie quand il vous plaira. Vous êtes poli à la Françoiſe, M. le Chevalier ; vous croyez que l'honnêteté ne vous

permet pas de vous couvrir, en donnant le bras à Mademoiſelle. Il faut mettre tout uniment votre chapeau ſur votre tête, ſi vous voulez qu'on vous laiſſe tranquille: c'eſt là le couſtume établi, quand on eſt à pied.„—« Quoi, dit Sanſor, il ne m'eſt pas permis d'être poli dans ce pays libre! » — « Pardonnez-moi, répondit Fox; mais il faut l'être à l'Angloiſe, comme à Conſtantinople il faut l'être à la Turque ».— « Quoi, s'écria Tintine, un honnête homme ne peu marcher ſans un chapeau»? «Non vraiment, reprit l'Anglois, ni une honnête femme; il vous faut auſſi un chapeau, à vous qui faites la raiſonneuſe». Ils apperçurent, à quelques pas de là, une Marchande de Modes, & firent l'emplette du meuble qui manquoit à la jeune Demoiſelle. Elle en para ſur le-champ ſa jolie tête, & ſon Amant, en lui faiſant beaucoup d'excuſes, ſe couvrit auſſi bien qu'elle.

Ainſi couverts, ils ſe virent moins ſuivis & plus tranquilles; mais ils ne

laiſſerent pas de recevoir de temps en temps des coups de coude aſſez violents, qui les faiſoient pirouetter, & leur paroiſſoient fort diſgracieux. Enfin moulus & fatigués, ils alloient rentrer chez eux, quand un grand bandit, les poings ſur les hanches, occupant le plus de place qu'il pouvoit ſur ces trotoirs ſi commodes, donna tout à-coup un ſi furieux coup de coude au pauvre Chevalier, qu'il le jetta proprement à terre avec ſa Maîtreſſe. Une foule qui accourut malheureuſement dans cet inſtant, leur paſſa ſur le corps, les foula aux pieds, & les empêcha long-temps de ſe relever. Ils furent roulés dans la fange, de façon qu'il ne leur reſta plus rien de l'élégance Françoiſe. Les voilà couverts de galle & de boue, & ils ne voient pas comment ils deviennent Rois dans ce pays. Milord Fox qui les ſuivoit de près, s'écrioit toujours. « Charmante liberté ! Vous avez le droit d'en faire autant qu'on vous en a fait ; vous pouvez jetter à terre

qui vous voudrez. » — « Donnez-m'en donc la force, s'écria Tintine outrée, & , peut-être, je ſerai tentée de commencer par vous. »

CHAPITRE V.

Le Couple François s'habilla exactement ſelon le coſtume Anglois. Le Chevalier qui s'étoit toujours mis en France avec beaucoup d'élégance & de goût, parut étrange à ſes propres yeux dans ce nouvel acoutrement. « Ne vous trouvez-vous pas l'air charmant dans cet equipage, lui dit Fox ? » — « Je me trouve ſimplement l'air poliſſon, répondit-il ; mais je m'y ferai, ſans doute, & ce qui paroît décent aux yeux de ce peuple, le deviendra bientôt aux miens. »

Vêtus plus à l'Angloiſe, nos jeunes gens furent moins examinés, & marcherent avec plus d'aiſance dans les rues. Ils trouverent ces rues belles, & virent

avec plaiſir les boutiques bien ornées, parceque les Marchands étalent aux yeux du public tout ce qu'ils poſſédent. Ils furent contents des trotoirs, & ſentirent que cela ſeroit agréable chez un peuple poli, qui ne ſe feroit pas un plaiſir de coudoyer & jetter bas les paſſants. Ils allerent au Parc S. James, qu'on leur avoit dit être plus beau que les Tuileries; ils n'y virent qu'un grand champ labouré, & leverent les épaules. Les maiſons de briques, ſans ornements extérieurs, eurent du moins à leurs yeux le mérite de l'enſemble & de la propreté. Cependant, comme ce peuple libre eſt obligé d'acheter l'air & la lumiere, & de payer tant pour chaque fenêtre; les fenêtres ſont peu multipliées, & certaines maiſons n'en ont qu'une qui tient tout le devant du logis.

La Tamiſe leur parut belle; mais elle eſt en retraite ou plutôt en priſon dans Londres. Ses bords ſont ſolitaires faute de Quais. Quelle ineptie de n'a-

voir pas ſu profiter d'une poſition favorable, pour étaler ſur les deux rives la magnificence de pluſieurs Edifices publics ou particuliers! Quelle différence à Paris! Quel brillant coup-d'œil ſur les bords de la Seine! Que ce coup d'œil eſt animé par la foule éblouiſſante qu'on y voit abonder! Notre riviere ſi gaie dans ſon cours, reſſemble à une beauté Françoiſe; tandis que la Tamiſe, renfermée & triſte dans le ſien, a quelque choſe de vraiment Anglois.

Telles étoient les réflexions de nos Amants. On leur avoit trop vanté les Ponts, pour qu'ils les trouvaſſent ſi beaux. Ils n'ont pas la largeur de ceux de Paris, & les gardes-fous ſont ſi hauts, qu'on ne peut rien voir qu'à travers les baluſtrades. Cette précaution a paru néceſſaire, ſans doute, parce que ce Peuple Roi eſt ſi heureux & ſi ſage, qu'on craint que chaque individu ne ſe jette à l'eau, ou n'y ſoit jetté par d'honnêtes gens. Cependant notre Couple vit avec

plaiſir, en regardant entre les baluſtres du Pont de Londres, cette forêt de mâts qui s'étend à perte de vue, & qu'on entrevoit le mieux qu'on peut, à travers la vapeur de la riviere & du charbon de terre, voile conſtant & gracieux qui ne quitte gueres la Ville.

A tout prendre, nos Amants étoient aſſez contents de leur tournée : ils voulurent aller voir la belle Egliſe de S. Paul ; mais dans ce pays libre il faut payer pour y entrer, au lieu que dans nos Temples on ne paye que pour s'aſſeoir.

Sanſor met la main à la poche pour acheter le droit d'entrer dans l'Egliſe : il trouve ſon gouſſet exactement détourné. A cette vue, il témoigne ſa ſurpriſe & ſa colere ; mais les Anglois ne font que rire de ſon aventure. On lui vante beaucoup les filoux du pays, proteſtant qu'ils ſont les plus habiles du monde, & en même temps les plus nombreux. « Si vous liſez nos papiers, lui dit-on, vous devez voir qu'il ſe

fait tous les jours des vols dans Londres, & qu'il s'en trouve de très-curieux. »
« Le Gouvernement devroit empêcher ce déſordre, s'écria Sanſor. » — « Et la liberté, lui répondit-on, où ſeroit-elle, s'il vous plaît ? Peut-elle être compatible avec une police auſſi rigoureuſe que celle de votre Paris ? Croyez, M. le François, que nous devons avoir plus de filoux, d'eſcrocs, de proſtituées que vous. Au reſte ne vous inquiétez pas. Tous ces voleurs que vous voyez aujourd'hui ſe feront pendre ſous peu d'années. Chez vous le Magiſtrat auroit eu la peine de veiller pour les empêcher de voler. Nous les pendons ; cela eſt plus court, & cela épargne les frais de la police ; mais ils ont eu du moins l'avantage de jouir de leurs facultés & d'en faire uſage. Vive la liberté ! »

Nos Amants, faute d'argent, n'eurent pas celle de voir le Temple qu'on leur vantoit. Ils retournerent chez eux un peu moins crottés que la veille,

mais ſans le ſol, ſans montres, ſans mouchoirs. Milord Fox les voyant arriver dans cet état, ne manqua pas de s'écrier, ſelon ſa coutume. « Charmante liberté ! »

CHAPITRE VI.

SANSOR alla viſiter pluſieurs Anglois qu'il avoit vus en France, & auxquels il avoit fait mille politeſſes. Quelques uns ne voulurent pas abſolument le reconnoître ; d'autres le reçurent froidement, de maniere à ne pas l'engager à revenir. Enfin l'un de ces Meſſieurs, plus poli que les autres, daigna l'inviter à dîner ; non pas, il eſt vrai, chez lui ; mais à une taverne fort propre. Il avoit raſſemblé pluſieurs amis pour lui faire fête. On mangea de bon appétit ; on but inexorablement ; les meilleurs vins ne furent pas épargnés. Pour couronner l'œuvre, on fit monter des

filles, gibier qui fourmille à la porte de toutes les tavernes. Voilà sûrement un étranger bien fêté. En ſortant on lui fit payer ſon écot.

Quelques jours après un autre Anglois fut encore plus poli. Il invita notre François à dîner chez lui-même. En ſortant l'invité fut obligé de payer ſon dîner au domeſtique.

Le Chevalier, qui commençoit à s'ennuyer, à Londres, pour procurer un moment de diſſipation à Tintine, donna à ſon tour, à quelques amis, un dîner *gratis* pour eux. Il s'y trouva pluſieurs François & pluſieurs Demoiſelles fort aimables. C'étoit un Dimanche: on dîna dans le parloir, au rez de chauſſée, avec beaucoup de gaîté. Sur la fin du repas, le vin augmentant encore la bonne humeur des convives, on ſe mit à chanter, comme il eſt d'uſage parmi nos bourgeois, quelques chanſons décentes, mais gaies. Soudain la foule des paſſants s'amaſſa à la porte. Les Anglois vomiſſoient des

imprécations contre les Chanteurs, & juroient de tout briſer. Sanſor ne comprenoit rien à ce bacchanal. L'Hôteſſe accourut toute éplorée. « Eh! pour Dieu, s'écria-t-elle, ceſſez de chanter; cela n'eſt pas permis ici le Dimanche. » — « Quoi, dit le Chevalier, dans ce pays libre, je ne puis chanter chez moi un couplet. » « Non, répondit Milord Fox, en riant, ce Peuple Roi vous en empêchera. » Quelques jeunes François indignés, s'écrierent. « Non ſeulement nous chanterons; mais nous danſerons à la barbe des *Jacques Rosbifs.* » Et, en effet, ils ſe mirent à former entr'eux une contredanſe. Alors tous les dogues britanniques, qui frémiſſoient dans la rue, jetterent contre les vîtres un déluge de pierres. Les jeunes François voulurent fondre, l'épée à la main, ſur les aſſaillants. Sanſor, plus ſage, les retint, &, touché des cris de l'Hôteſſe & de Tintine, il conjura qu'on renonçât à la danſe. On ſe remit donc à table d'aſſez mauvaiſe humeur,

&

& peu-à-peu la noble canaille prit congé de la compagnie.

CHAPITRE VII.

« Hé bien, dit le Chevalier, puiſqu'il ne nous eſt pas permis de nous amuſer chez nous, allons du moins nous diſſiper au Spectacle. » « Il n'y a point ici de Spectacle le Dimanche, dit ſévérement un Convive Anglois; il faut ſanctifier le jour du Seigneur ». — « Quoi! reprit Sanſor, le Gouvernement ne permet pas à ce pauvre peuple ſouverain, qui a travaillé toute la ſemaine, de ſe récréer un moment le jour du repos, après avoir ſatisfait aux devoirs de ſa Religion »? — « Non, lui répondit-on, ſa liberté ne s'étend pas juſques là ». — « Je ne m'étonne donc pas qu'il a tant de gaieté, repartit Sanſor; & il ſe rappella celle qu'on voit à Paris, ſurtout les jours de Fêtes; ces belles promenades ſi pleines d'un peuple bril-

lant, ces boulevards, ces ſpectacles, cette muſique & ces danſes de tous les côtés. Il pouſſa un ſoupir, & l'on ſe ſépara triſtement.

Pour tuer le temps & paſſer la ſoirée, l'Amant mena ſon Amante promener dans les rues. L'illumination lui plut aſſez; mais il voyoit avec ſcandale de toutes parts des proſtituées, & mille ſcenes indécentes. Il rencontroit des yvrognes à chaque pas. « Voilà, diſoit-il, un jour du Seigneur bien ſanctifié. L'on ſouffre de pareilles horreurs, & l'on ne me permet pas de chanter chez moi un couplet »! Ce qui le choquoit, ſur-tout, c'eſt qu'un tas de poliſſons regardoient ſous le nez ſa compagne, de la maniere la plus révoltante. Un de ces malheureux, enfin, oſa paſſer ſa main ſur la gorge de cet objet adoré. A la vue de cette indignité, le jeune homme perdit patience. Il appliqua à l'inſolent un ſoufflet des mieux conditionnés, qui lui fut rendu ſur-le-champ. La foule s'ar-

troupa & fit un cercle. Fox qui les avoit ſuivis, prit Sanſor au collet & lui dit: « Vous ne pouvez pas vous diſpenſer de vous battre ». L'adverſaire, pendant ce temps-là, mettoit bas ſon habit & ſa chemiſe. Il fallut que le Chevalier François en fît autant. L'indignation le précipita dans cette démarche incongrue. Il avoit affaire à un Hercule; mais il étoit extrêmement agile & adroit. Tintine s'évanouit en le voyant nud. Fox s'empara d'elle, & l'enleva dans un fiacre.

Nos deux champions ſe portoient des coups terribles, & les ſpectateurs Anglois qui s'étoient oppoſés au chant, ne mettoient aucun obſtacle à ce cruel paſſe-temps. Il faudroit, pour célébrer cette bataille, avoir la plume d'Homere, ou emboucher la trompette épique. L'Athlète François recevoit de temps en temps des coups aſſommants; mais il en donnoit d'auſſi aſſommants & en plus grand nombre, avec l'agilité d'Achille

aux pieds légers. C'étoit un éclair. Il terraſſa pluſieurs fois ſon ennemi, qui étoit ſur-le-champ relevé par les Anglois ſes protecteurs. Il tomba lui-même deux fois, & des protecteurs le releverent auſſi; mais, en témoignant le plus grand empreſſement, ils ne lui rendoient pas ce ſervice, ſans lui faire ſonner très-fort la tête ſur le pavé. Enfin, il mit ſon adverſaire hors de combat, & l'on emporta ce malheureux, vomiſſant avec ſes dents un ruiſſeau de ſang. Les Anglois applaudirent beaucoup à la valeur du François. Il ſe retira au bruit des battements de mains, les yeux pochés, le nez ſaignant, le corps moulu. Il arriva chez lui très-inquiet, après avoir eu ſoin de ſe laver & ſe tamponer le viſage; mais on n'y connoiſſoit plus rien. On ne voyoit plus les yeux; le nez étoit enflé, toute la face étoit défigurée. Il effraya Tintine, qui retomba dans ſon évanouiſſement; mais il la fit bientôt revenir. Elle l'embraſſa, en rouvrant les

yeux, & le ſerra tendrement contre ſon cœur, l'appellant ſon ſauveur, ſon héros. Elle baſſina ſes contuſions, & les ſoins de cette belle furent un baume précieux pour ſon Amant. « Mais, quel pays odieux, s'écrioient-ils enſemble ! Que ſommes-nous venus faire dans cette galère ? Quoi, moulus de coups, galleux, crottés, &, pour comble de malheur, ſans le ſou » ! Milord Fox voyoit toujours dans toutes ces ſcenes de charmants effets de la liberté, & en prenoit occaſion de vanter le bonheur de ſa Nation. « Oh ! votre ſort eſt charmant, lui diſoit le Chevalier ! Vous faites bien de courir par-tout porter le fer & la flamme, d'allumer la guerre dans les deux mondes, pour vous procurer un deſtin ſi agréable ».

CHAPITRE VIII.

Nos deux Amants voyant que chaque fois qu'ils sortoient, ils éprouvoient quelques disgraces, résolurent de ne plus sortir, pendant quelque temps, pour laisser passer cette veine de malheur qui les poursuivoit. D'ailleurs, Sanfor avoit besoin de garder la chambre quelques jours, pour les contusions qui le défiguroient. Ils ne gagnerent rien ni l'un ni l'autre à cette retraite.

Dès le premier soir, il plut à la canaille souveraine, qu'on nomme à Londres les *Blackguards*, que tous les citoyens illuminassent le devant de leurs maisons, pour célébrer l'élection de je ne sais quel membre du Parlement, qui déplaisoit à la Cour. Tous les honnêtes gens furent obligés d'obéir au Sénat des gueux. Nos deux François, qui ne savoient rien de cela, entendant du bruit dans la rue,

approcherent de leurs fenêtres, pour voir ce que c'étoit. Soudain leurs vîtres furent briſées à coups de pierres. Un grès conſidérable parvint même ſur le charmant viſage de Tintine, & la belle eut le nez caſſé très-douloureuſement. Sanſor en fut quitte pour les débris des vîtres qui lui firent quelques écorchures. La cauſe de cette politeſſe qu'ils recevoient des *Blackguards*, venoit de ce qu'ils n'avoient point mis de lumieres à leurs fenêtres. Il fallut ſe hâter d'en mettre & d'obéir à la canaille, en vertu de la liberté de la conſtitution. « Quoi, chez moi, s'écrioit Sanſor, je ne puis être libre, je ne puis être en ſûreté » !

Alors Milord Fox entra en s'écriant : « Charmante liberté ! Vous le voyez comme ce Peuple eſt vraiment Roi. Quoi ! vous n'êtes pas enchantés » ! — « Vraiment j'en ai bien raiſon, dit Tintine, le nez ſaignant; voyez comme ils m'ont traitée. » « Oh ! ce n'eſt qu'une bagatelle, reprit Fox, c'eſt un acte de liberté, & ſous ce

point de vue, ma belle, vous devez en être flattée, je vous assure ».

Pour comble de malheur, leur maison fut forcée pendant la nuit. On leur vola exactement tout ce qu'ils avoient, & quand ils voulurent se plaindre, on leur dit : « Pareille chose arrive tous les jours. Voyez nos papiers publics. C'est un effet & un gage de notre liberté : nous n'en murmurons pas ».

Si cruellement traités à la Ville, ils louerent, dans le voisinage, un petit logement à la campagne. Sanfor venoit souvent à Londres ; mais il ne tarda pas à être attaqué, hors de la Ville, par des voleurs qui le rouerent de coups, le volerent & le jetterent dans un fossé, sans connoissance & sans argent. Quand il voulut se plaindre, on lui dit crûment que c'étoit l'usage, qu'on savoit cela, & qu'on devoit s'arranger en conséquence. Quelqu'un ajouta même, avec une politesse Angloise, qu'il valoit mieux que cela arrivât à un François qu'à tout autre.

Sanſor prenoit peu-à-peu, dans ſon eſprit, la teinte ſombre & mélancolique des Anglois. Il cherchoit vainement à ſe diſtraire, en fréquentant quelquefois les Caffés. Un brave Miniſtre lui conſeilla, pour s'égayer, de lire les papiers publics ; « cela eſt enchanteur, lui dit-il ; c'eſt là que vous verrez de précieuſes marques de notre liberté. »

Le jeune homme ſuivit ce conſeil, il lut ; mais il ne tarda pas à voir, dans une de ces feuilles, ſa malheureuſe hiſtoire. Il y étoit peint des couleurs les plus outrageantes, avec la petite maladie qu'il cherchoit à cacher. Tintine y étoit repréſentée comme une fille ſans honneur. Il fut indigné de cette lecture, & le témoigna hautement. « Ah ! de quoi vous plaignez-vous, lui dit un Anglois zelé ? Ce petit inconvénient eſt juſtement une preuve de notre liberté. Nos plus grands perſonnages, nos Miniſtres, notre Roi lui-même, ne ſont pas à l'abri de ces innocentes ſatyres.

Peut on ſe fâcher d'être mis en ſi belle compagnie? »

CHAPITRE IX.

Ne gagnant rien à demeurer à la campagne, nos Amans revinrent habiter la ville. Ils deſiroient vivement de quitter ce pays libre où ils avoient toujours été eſclaves : mais ils vouloient le connoître un peu mieux avant leur départ. La jeune Demoiſelle, ſur tout, ſouhaitoit de voir le ſpectacle. Son Amant l'y conduiſit ; ils ſe placerent au parquet pour jouir du coup-d'œil de la ſalle & des ſpectateurs ; mais, avant que la piece commençât, Tintine avoit déja ſon chapeau couvert de quelques crachats qu'elle recevoit des loges, & comme on la força bientôt de le quitter, elle reçut ces petits préſens ſur ſon bonnet : (il eſt rare cependant qu'on en reçoive plus d'un dans le cours du ſpectacle). Sanſor qui ſe levoit ſouvent, ne

manquoit pas à chaque fois, de recevoir de la part des *Blackguards* du Paradis, nommé la seconde galerie, un trognon de pomme au travers du visage, ce qui étoit fort applaudi, comme un gage de liberté par M. Fox. « Votre parterre de Paris conserve bien, dit-il, une ombre de liberté, mais qui n'approche pas de cela » : « Non, sans doute, répondit Sanfor ».

On donna l'Opéra du Gueux, (*Beggar's Opera*) chef d'œuvre du Théatre lyrique Anglois, qui n'amusa pas beaucoup le couple François.

Entre les deux pieces, les diables du paradis ne se contenterent plus de faire pleuvoir des trognons & autres ordures, l'un d'eux jetta sa bouteille avec un reste de bierre. Nos Amans n'eurent pour leur part que les éclaboussures de la boisson; mais une pauvre Dame, leur voisine, reçut la malheureuse bouteille sur sa tête, qui, plus dure que le vase, en occasionna la rupture; non sans être elle-même endommagée & très ensanglantée. Ces spec-

tateurs de la haute région accompagnoient ces politeſſes de chanſons auſſi décentes que leur actions.

Toutes ces ſcenes, en dépit de Fox, n'amuſoient point le couple François. Des Anglois galants qui entouroient Tintine, pour contrebalancer ces déſagrémens, lui faiſoient leur cour à leur mode, & lui préſentoient poliment de mauvaiſes pommes ou poires, qui n'étoient point du tout préſentables.

La petite piece étoit l'*Anglois à Paris*. Sanſor s'attendoit à voir une petite Comédie comme notre *François à Londres*, où l'Auteur feroit ſentir le bon & le mauvais des deux nations. Point du tout; il n'y eut que la notre de vilipendée. Un jeune Anglois va ſe corrompre à Paris; il s'y amourache d'une Françoiſe: (on avoit choiſi la plus déteſtable figure pour reptéſenter la Vénus de Paris, je ne ſais pas même ſi ce n'étoit pas un homme). Un Marquis François, rival de l'Anglois, ridiculement mis, eſt traité à coups de

pied dans le cul par cet étranger. Le pere vient & dit : « Fuyons ce pays corrompu qui ſouille la pureté de nos mœurs ». C'étoit en pleine paix qu'on traitoit ainſi notre nation.

A la fin de la piece, on ſe diſpoſoit à donner un ballet françois. Les Nobles le vouloient, la canaille ne le vouloit pas. Déja les manants deſcendoient des hauteurs de la ſeconde galerie, pour ſe battre contre les nobles Lords. Déja il y avoit eu pluſieurs coups portés & du ſang répandu : on ne faiſoit encore qu'eſcarmoucher, & l'on avoit la politeſſe de mettre les Dames à la porte, pour leur épargner le ſpectacle d'un combat cruel, tel qu'on en a vu ſouvent. Nos Amans profiterent de cette complaiſance ; ils s'eſquiverent ſeulement avec leurs habits déchirés, & rendirent grace au ciel de leur bonheur.

CHAPITRE X.

La Belle & ſon Amant attendoient de l'argent pour partir. Depuis quelque tems ils ne vivoient que de reſſources, d'emprunts & de dettes : ce qui leur donnoit beaucoup d'inquiétude. Tintine n'oſoit ſortir ; Sanſor plus hardi bravoit les avantures, & fréquentoit les Anglois pour les connoître ; il poſſédoit paſſablement leur langue qu'il avoit étudiée longtemps avant ſon voyage ; ſa maîtreſſe elle-même n'étoit pas fort embarraſſée pour parler cet idiôme.

Il fréquentoit les cafés & pénétroit même juſques dans les tavernes, qui ne ſont pas des lieux indécens en Angleterre. Un jour il lia converſation, dans un de ces endroits charmans, avec un Anglois entre deux vins, ou plutôt entre deux bierres, qui lui parut plaiſamment enthouſiaſte. Ce Roi yvre ayant ſu de lui qu'il

étoit depuis un mois en Angleterre, lui dit : « vous devez être bien enchanté de notre pays ; car je vois à votre air que vous ſavez penſer, quoique François »

Sanſor le remercia du compliment, & pour réponſe, lui fit un récit ſuccinct de toutes les ſcenes galantes qu'il avoit eſſuyées depuis ſon arrivée. L'Anglois rioit de tout ſon cœur ; & s'écrioit. « Rien de plus charmant ! Au reſte vous verrez tous les jours une infinité d'aventures pareilles. Cela n'eſt qu'amuſant ; mais vous verrez auſſi des traits grands & ſublimes qui vous éleveront l'ame. J'ai été témoin de pluſieurs événemens de cette eſpece, j'y ai même été acteur. Par exemple, vous avez entendu parler du fameux Wilkes ; Vous ſavez comment ce Peuple Roi dételа les chevaux de ſon Carroſſe & s'y attela lui-même. Ne trouvez-vous pas cela vraiment grand ? Voyez-vous rien de plus noble dans l'hiſtoire ? Un Citoyen traîné par des Rois. » Sanſor, à ſon tour, rioit & s'écrioit : « rien de plus charmant ! »

« Hé bien, Monſieur, reprit l'Anlois, j'ai été un des héros de cette ſcene. J'ai eu l'honneur de remplacer un des chevaux de M. Wilkes. Et ſi je vous parlois de notre Parlement, c'eſt bien autre choſe! Si je vous décrivois la création d'un Parlement telle que je l'ai vue, il y a peu de temps, vous ſeriez tranſporté hors de vous-même. Vous ſavez, ſans doute, ce que c'eſt que notre Parlement? » — « Oui, répondit le Chevalier, c'eſt-à-peu près ce que nous appellons en France les États Généraux. La conſtitution de votre gouvernement, dont vous affectez d'être fort contents, eſt compoſée du Roi, qui eſt à la tête de l'Etat, de la Chambre des Pairs, nobles perſonnages qui tiennent cette dignité de leur naiſſance, & enfin de la Chambre des Communes, compoſée des députés de toutes les Provinces, nommés à la pluralité des voix par les citoyens. Cette Chambre des Communes change de Membres aux dif-

férentes élections. Le Parlement eſt convoqué par le Roi, ordinairement pour ſept ans ; mais il peut le caſſer plutôt s'il veut, pourvu qu'il en convoque un autre. N'eſt-ce pas à-peu-près cela » ?

« Oui, répondit l'Anglois, c'eſt cela ou autre choſe ; car moi je ne me mêle pas de ces petites explications là. Pour en revenir à ce que je diſois : j'ai vu créer un Parlement, moi qui vous parle. Ah, ſi vous aviez vu cela ! C'eſt la plus jolie choſe du monde. Vous n'en avez point d'idée. Si vous aviez vu les marches de nos Bourgeois, avec leurs Drapeaux où l'on voit pour inſcription, *freedom and liberty* (franchiſe & liberté) ! Si vous aviez vu les Candidats ou Compétiteurs qui ſe préſentent pour être nommés nos députés ! Comme ces gens nous font la cour ! Comme ils nous appellent nobles Electeurs ! Figurez-vous qu'il y a des cabarets ouverts aux dépens de ces Meſſieurs, où le Peuple eſt invité à boire & à manger à leurs dépens. Vous allez

boire chez l'un, vous allez boire chez l'autre ; (c'eſt-à-dire à leur cabaret) vous n'avez qu'à demander, vous vous en donnez par deſſus les yeux ; enſuite, gais comme de vrais Anglois, vous allez donner votre voix à celui qui a le meilleur vin : en tout bien & en tout honneur, cependant ; car vous jurez ſur l'Evangile que vous n'avez pas d'autre motif que le bien public. Quel charme inexprimable ! Dans tout le Royaume le Peuple entier boit & ſe divertit ſans qu'il lui en coute rien. Connoiſſez-vous au monde rien de plus grand que cela ? Auſſi quel zele pour & contre dans les différents partis ! Si vous aviez vu à *Covent garden* comme nous jettions des chats morts ſur les nobles Electeurs, afin de troubler l'élection ! Comme on a entraîné à la Tamiſe pluſieurs des perturbateurs ! Comme il s'eſt donné des coups de poing, au grand applaudiſſement de tous les ordres de l'Etat ! Comme nos *Blackguards* faiſoient honneur au vin des

Candidats ! Comme dans ces occaſions nous faiſons uſage de notre liberté dans toute ſa plénitude ! Trouvez-vous rien de plus noble que ces élections ? » — « Je ne ſavois pas, répondit Sanſor, qu'il falloit que la Nation en corps fût yvre, pour faire uſage de toute ſa liberté, & briller dans toute ſa gloire. » — « Oui, toute ſa liberté, reprit l'Anglois ; car ce Peuple libre donne l'excluſion à qui il veut, & ceux qu'il exclut ſont toujours sûrs d'être nommés, s'ils plaiſent à la Cour ; & ceux qui plaiſent à cette malheureuſe Cour, ſont les moins chers ; car tous ces nobles Lords ont une conſcience, & cette conſcience ne ſe vend qu'à un prix conſidérable ; on ſait le taux & le prix de chacun des membres du Parlement, & il y en a de très-chers. »

« C'eſt à vos dépens qu'on les achete & qu'on les corrompt, dit le Chevalier ; par ce moyen votre Cour fait tout ce qu'elle veut, & vous avez de plus que nous les frais de la corruption. »

Au reſte, reprit l'Anglois, je vous menerai demain, ſi vous voulez, dans un *Club*, (coterie) où vous verrez une aſſemblée vraiment auguſte qui, en fumant ſa pipe & buvant ſa bierre, traite à fond les plus importants ſecrets du Gouvernement.

Le François accepta la propoſition, donna rendez-vous au ſoir du lendemain, & l'Anglois, en le quittant, pour lui prouver ſon amitié, lui ſerra la main preſque juſqu'à le faire crier.

Le Chevalier ſe hâta de rejoindre ſon Amante. Il arriva chez lui, pour la premiere fois, intact, & il trouva ſa Tintine occupée à ſe ſoigner pour la petite maladie dont nous avons parlé, & dont ils ſe voyoient atteints l'un & l'autre.

CHAPITRE XI.

Le lendemain le François & l'Anglois furent fideles au rendez-vous. Le conducteur mena ſon Néophite dans le *Club* dont il lui avoit parlé. En traverſant le parc S. James, ils rencontrerent le Roi. Sanſor ſe découvrit, & ſe tint dans la contenance reſpectueuſe qu'on doit avoir vis-à-vis d'un Souverain. Son guide ne daigna pas ôter ſon chapeau : la plupart des Anglois ne témoignoient pas plus de politeſſe, & au lieu de crier, *vive le Roi*, ils crioient, *vive Wilkes*. « Vous voyez, dit le citoyen Britannique, comme nous traitons notre Roi ; voilà ce que c'eſt que d'être un peuple libre ». — « Je ne dois donc plus me plaindre, répondit le Chevalier ; car ſi vous n'êtes pas polis avec votre Souverain, avec qui le ſerez-vous? Vous regardez votre Roi comme un étranger, puiſque vous ne le ſaluez pas ;

nous regardons le nôtre comme un ami, comme un pere ; auſſi le ſaluons-nous de tout notre cœur, auſſi nous le rend-il de tout le ſien. Il y a chez nous, entre le Monarque & ſon peuple, un combat de politeſſe & même d'amour ; j'en ai été pluſieurs fois attendri, & ſouvent auſſi le Prince l'a été lui-même » .—« Ah s'écria l'Anglois, pour honorer à ce point un Roi, il faudroit que ce fût un Dieu ! »

« Notre amour qui va juſqu'à l'idolâtrie, l'éleve à cette dignité, répondit Sanſor. Vous vous vantez de faire des Rois, & nous faiſons des Dieux » .

Ils arriverent bientôt dans la taverne. Sanſor entrevit au milieu des pots à bierre, à travers la vapeur qui s'élevoit des pipes, un Sénat de Rois enfumés, qui regloient au cabaret les intérêts des Princes & des nations, avec un flegme anglican. On ne fit pas plus d'attention à l'arrivée de Sanſor qu'à celle de ſon conducteur. Le Garçon leur ſervit des pipes, du tabac & de la bierre. Les deux nouveaux

venus prennent place en ſilence, ils boivent, ils fument, & les voilà Plénipotentiaires du Congrès.

Chacun parloit à ſon tour, avec autant d'ordre que de gravité. Il eſt inutile de rapporter tous les raiſonnemens creux ou profonds, ſi l'on veut, qui ſe débiterent. Le Chevalier & ſon introducteur eurent enfin leur tour; l'aſſemblée fut aſſez contente du diſcours de Sanſor; on fut étonné de trouver du bon ſens à un François, & l'on regretta qu'il ne fût pas Anglois.

A la fin de la ſéance, comme il avoit inſpiré une certaine curioſité, quelques-uns des ſiégeans s'aſſirent autour de lui, & continuerent avec ce jeune homme une converſation, dont nous allons donner un petit extrait, pour l'amuſement des politiques & des gens d'Etat, qui ont le temps de lire des romans.

CHAPITRE XII.

UN Anglois des plus profonds raiſonneurs, dit au François, comme tous les autres. « N'êtes-vous pas enchanté de l'Angleterre, ne trouvez-vous pas qu'on y eſt plus heureux qu'en France ? » Le Chevalier lui répondit. « Il me ſemble du moins qu'on doit être plus à ſon aiſe dans ma patrie ; car enfin la France eſt une grande puiſſance par ſa nature, elle l'eſt ſans effort : l'Angleterre au contraire ne peut jouer un grand rôle & ſe ſoutenir dans l'élévation où elle eſt parvenue, qu'en forçant la nature. Cet état eſt pénible, il doit mettre tous ſes membres mal à leur aiſe, & la chute, ce me ſemble, doit être voiſine ».

L'ANGLOIS.

Préjugé françois ! mais ne trouvez-vous pas que nous reſſemblons parfaitement aux anciens Romains ?

LE FRANÇOIS.

Les anciens Romains ont conquis presque toutes les nations qu'ils ont combattues ; vous avez été conquis par presque toutes celles qui vous ont attaqués. Les Romains dominoient sur la terre ; vous cherchez à vous faire un empire sur la mer, & vous êtes des Rois aquatiques. Les enfans de Romulus régnoient par la guerre, & regardoient le commerce comme au-dessous d'eux ; ils étoient en un mot les Souverains du monde ; vous n'avez de puissance que par le commerce, & vous êtes les commissionnaires & les serviteurs des nations, à qui vous colportez des marchandises. J'avoue que la ressemblance ne me paroît pas des plus frappantes.

L'ANGLOIS.

Mais du moins nous sommes, à l'égard des François, ce que les Romains étoient vis-à-vis des Carthaginois.

LE FRANÇOIS.

Il me ſemble que c'eſt tout le contraire. Les Carthaginois étoient, comme vous, un peuple commerçant & marin. Les Romains qui n'étoient d'abord ni l'un, ni l'autre, le devinrent tout à coup pour vaincre leurs ennemis. Nous avons vu de même les François ſous Louis XIV, devenir tout de ſuite marins, & vous battre complettement. Vous voyez naître à préſent rapidement des flottes dans nos ports, & j'eſpere que vous ſerez encore battus; vous ſavez bien d'ailleurs qu'il n'y a preſque pas eu de deſcente en Angleterre qui n'ait réuſſi.

L'ANGLOIS.

Que nous chantez-vous donc là? nous battus par des François! Cela ne ſe peut pas: comment un peuple Roi!....

LE FRANÇOIS.

Mais Roi, de quoi? Les Romains l'étoient de la terre; ſur la terre il y a des villes, des nations, mais la mer n'eſt que de l'eau. Ce titre de *Rois de la mer* dont

vous vous parez, ne fait que vous procurer la haine de l'Europe. L'Océan doit être ouvert à tout le monde, chacun peut s'y promener, y voiturer des marchandiſes. Vous affectez de tyranniſer les nations à cet égard ; de quel droit ? mais ces nations ont des hommes qu'elles enverront contre vous, & vous qui n'en avez point, ſerez-vous défendus par les poiſſons? vous ne pourrez donc être un peuple Roi, que quand vous régnerez ſur des terres, & que ces terres ſeront habitées ; car point de Rois ſans ſujets.

L'Anglois.

Nous allons régner ſur nos Colonies d'Amérique, que nous devons ſoumettre inceſſamment.

Le François.

Autre ſottiſe ! les aînés ne gagneront jamais rien à vouloir tyranniſer les cadets. Voilà ce qui fait la ruine de tous les Républicains. On veut être deſpote, quand on ne doit être que frere ; d'ailleurs vous ne ſoumettrez point les Boſtoniens, &

vous les aliénerez pour jamais ; parceque, ſelon votre caractere, furieux de ne pouvoir les ſubjuguer, vous commettrez contre eux des cruautés inouies.

L'Anglois.

Et qui vous a dit que nous ne ſoumettrons pas des gens qui ſont plus foibles que nous, & qui manquent d'une infinité de choſes ?

Le François.

Et ces gens que vous dites plus foibles que vous, n'imploreront-ils pas le ſecours de la France ? Et les François que vous appellez vous-même vos ennemis naturels, les François que vous avez toujours cruellement vexés, pourront-ils refuſer long-temps l'occaſion, que vous leur fournirez vous-mêmes, d'étendre leur commerce, d'affoiblir leurs ennemis éternels, de rendre la mer libre ?

L'Anglois.

Quoi, vous oſeriez aider nos ſujets rebelles pour leur faire ſecouer le joug de notre domination !

LE FRANÇOIS.

Nous n'aurons pas besoin de vous donner ce foible prétexte de plainte. Vous commencerez gratuitement contre nous les hostilités en pleine paix, comme vous avez déjà fait. Vous nous mettez dans le cas d'une défense naturelle & indispensable, & il nous sera bien permis de faire cause commune avec les Américains, contre un ennemi commun.

L'ANGLOIS.

Cela seroit contraire aux loix de la justice.

LE FRANÇOIS.

Ne prononcez pas ce nom sacré de la justice ; avouez plutôt tout bas que vous vous faites une maxime d'y manquer à notre égard, que vous aideriez nos Colonies si elles se révoltoient contre nous, que vous vous moqueriez de nous, dans le fond, si nous ne rendions pas quelque service aux vôtres. Au reste, je vous le répete, nous n'aurons pas

la complaiſance de vous fournir aucun ſujet légitime de plainte contre nous.

L'ANGLOIS.

Toute l'Europe ſera indignée de votre conduite.

LE FRANÇOIS.

Elle le ſera ſi peu que vous n'aurez perſonne pour vous.

L'ANGLOIS.

Nous ſommes bien en état de tenir tête à la France.

LE FRANÇOIS.

Et l'Eſpagne qui fait corps avec la France, puiſqu'elle eſt gouvernée par la même Famille; l'Eſpagne qui a, comme nous, à venger ſes pertes de la guerre précédente, qui vouloit derniérement vous déclarer la guerre toute ſeule, croyez-vous qu'elle laiſſera échapper cette occaſion de le faire avec tant d'avantage, & qu'elle n'emportera pas la balance?

L'ANGLOIS.

Nous ſuffirons ſeuls contre tous.

LE FRANÇOIS.

Vous ne le croyez pas vous mêmes.

L'ANGLOIS.

Vous penſez donc nous battre ?

LE FRANÇOIS.

Il nous ſuffiroit, ſi nous voulions, de vous laiſſer bonnement vous conſumer de vous-mêmes. Au reſte, croyez que ce ſera un avantage pour vous d'avoir le deſſous, & d'être réduits, pour ainſi dire, à la mendicité dans cette guerre.

L'ANGLOIS.

Comment cela, s'il vous plaît ?

LE FRANÇOIS.

Vous tenez à votre conſtitution républicaine, que vous vantez beaucoup, & qui, en effet, vous a ſouvent fait faire de bonnes choſes, & jouer un rôle au-deſſus de vos forces ; mais l'ame d'un Gouvernement républicain eſt la vertu, c'eſt à-dire l'amour du bien public, & vous n'en avez point. Vous avouez vous-mêmes que la corruption s'étend par-tout, qu'on fait le prix de tous les Membres de

votre Parlement, & combien il faut les acheter à vos dépens. Votre Cour fait donc tout ce qu'elle veut comme les autres. La richeſſe vous a corrompus, & vous a rendus propres pour l'eſclavage. Si vous aviez le malheur de ſubjuguer les Américains, votre Cour vous ſubjugueroit bientôt vous-mêmes. Et quel rang tiendroit ſous le deſpotiſme un petit Etat comme le vôtre? Encore un coup vous ſerez trop heureux, ſi vous êtes battus dans cette guerre.

D'abord l'Europe perdra contre vous cette haine, que lui ont inſpirée, depuis quelque temps, vos ſuccès & vos mauvais procédés. Dépouillés de tout, quand il ne vous reſtera plus que la liberté, vous tiendrez à cette idole. Vous ferez tout pour elle : vous reprendrez la vertu d'un Peuple pauvre ; alors on vous reverra faire de grandes choſes. Alors je ſerai charmé qu'il y ait un pays ſur la terre, où l'on puiſſe aller reſpirer de tems en tems cet air de liberté, qui me plaît auſſi beau-

coup à moi, un pays où l'homme ſoit à l'abri de la haine des Puiſſans du ſiécle, & n'ait au-deſſus de lui que les loix ».

Sanſor tint ces propos & pluſieurs du même genre pendant aſſez long-temps : & vous jugez bien que les Anglois n'en furent pas édifiés. Son interlocuteur dit, en le quittant : « Quelles abſurdités ! je ſentois bien, en effet, qu'il n'étoit pas poſſible qu'un François raiſonnât. »

CHAPITRE XIII.

Sansor retourna fort embarraſſé auprès de ſon Amante ; ils n'avoient point d'argent pour payer leur hôte, qui leur avoit promis galamment de les jetter le lendemain dans la rue, s'ils ne le ſatisfaiſoient. Un certain Raſcal qui méritoit bien ſon nom de mauvais ſujet ; car telle eſt la ſignification de ce mot, ſe trouva-là par hazard, & fut témoin de cette promeſſe. Il en fit ſur le champ une

autre plus affectueuse ; il promit très-poliment à l'Amant de lui fournir un logement, & plus poliment encore à l'Amante, de lui procurer tout ce dont elle auroit besoin. Sanſor lui fit, devant témoins, les plus tendres remerciemens, en lui jurant qu'il ne pourroit jamais acquitter la dette immenſe qu'il contractoit envers un ſi généreux bienfaiteur. Raſcal bâtit ſans doute là-deſſus un plan d'iniquité ; il avoit conçu des deſirs ſur le compte de l'appétiſſante Tintine, & ne cherchoit qu'à écarter un rival incommode.

Le lendemain matin on vint prendre Sanſor : on le mena chez une eſpece d'Huiſſier, où, ſans autre forme de procès, on le conſtitua priſonnier. On lui apprit qu'il étoit arrêté à la requête de M. Raſcal, qui avoit juré que le Chevalier Sanſor lui devoit cinq cents livres ſterling. Cet honnête Anglois avoit été cru ſans difficulté ſur ſon ſerment, en vertu des ſages loix du pays. Sanſor frémit de

l'indignité du ſcélérat, qui avoit pourtant rempli ſa promeſſe, en lui procurant, en effet, un logement. « Que deviendra Tintine, s'écrioit le tendre Amant! que va faire ce monſtre d'une proie ſi chérie? » Ses camarades, les priſonniers, tâchoient de le conſoler, en lui diſant qu'il étoit dans un pays de liberté, & qu'il valoit mieux être en Angleterre au fond d'une priſon, qu'en France au ſein d'un palais. Le Chevalier, ſans leur répondre, maudiſſoit le jour où il avoit mis le pied dans cette Iſle, ſéjour d'eſclavage pour lui.

Il y avoit quinze jours qu'il ſe creuſoit en vain la cervelle, pour chercher les moyens de ſortir de ce déplorable gîte. Un va-nuds-pieds, qui faiſoit des commiſſions pour les priſonniers, lui dit: « Je vous ferai ſortir d'ici; nous ſommes dans un pays de liberté, je vous cautionnerai. »—« Mais, mon ami, lui répondit Sanſor, tu n'as pas le ſou, & je ſuis ici pour une prétendue dette de cinq cents

livres ſterling. Un malheureux a juré fauſſement que je lui dois cette ſomme ». « Hé bien ! répondit le Gredin, je jurerai auſſi fauſſement, moi, que je poſſede le double de cette ſomme ; & en vertu de la très-ſage loi, je ſerai cru ſur mon ſerment, & l'on ne peut pas refuſer ma caution ; mais combien me donnerez-vous » ?

Le marché fut bientôt fait. Sanſor donna tout ce qu'il avoit ; & pour une livre ſterling qui lui reſtoit, il eut l'avantage d'être cautionné pour cinq cents, & le Chevalier mis en priſon ſur un faux ſerment, s'en vit délivré par un autre faux ſerment ; non ſans admirer la ſage diſpoſition des loix de ce pays libre, où l'on perd ſi aiſément ſa liberté.

CHAPITRE XIV.

SANSOR de retour chez lui, demande, avec empreſſement, ſa chere Tintine ; le maître de la maiſon lui répond froidement qu'il l'a jettée dehors, & qu'il ne ſait pas ce qu'elle eſt devenue. Cette nouvelle paroît un coup de foudre au pauvre Amant. Son Hôte, pour completter la politeſſe, lui ſignifie qu'il le chaſſe de chez lui, & qu'il retient ſes effets pour paiement. Voilà le Chevalier ſans logement, ſans hardes, ſans argent & ſans maîtreſſe, ne poſſédant pour tout avoir que la galle & des dettes. Au milieu de tous ces embarras, il avoit encore la bonté de s'inquiéter pour le malheureux qui lui avoit ſervi de caution.

Il fut obligé de partager ſes recherches en deux branches, dont l'une eut pour objet de chercher ſa ſubſiſtance, & l'autre ſon Amante. Quant au premier article,

il trouva des amis qui lui prêterent quelqu'argent ; quant au ſecond, il courut nuit & jour, & long-temps vainement.

Le hazard enfin lui fit rencontrer Raſcal : la vue d'un ſerpent lui eût été moins odieuſe ; cependant il l'aborda. « Cruel homme, lui dit-il, rends-moi mon Amante, & je te pardonne. » — « Oui, *French dog*, répondit le ſcélérat ; ton Amante eſt une coquine ; vous êtes deux gredins venus chez nous, toi pour excroquer, elle pour racrocher. » Sanſor indigné, ne pouvoit ſouffrir qu'on outrageât à ce point Tintine, la pureté même, la divinité de ſon cœur. « Arrête, s'écria-t-il, reſpecte un Ange trop au-deſſus de toi, pour que tu conçoives ſes perfections, ou crains d'exciter ma juſte colere. » — « Oui, un Ange, répondit l'inſolent ! une malheureuſe qui m'a donné la galle ; auſſi eſt-elle traitée comme les infâmes créatures de ſon eſpece, & renfermée dans un hôpital. » Tintine dans un hôpital avec des filles publiques !

Sanſor, à ce nouveau coup de foudre, manqua de tomber à la renverſe. Il s'enfuit ſans repliquer un mot. Il court à l'Hôpital, qui étoit devenu le Temple de la déeſſe Tintine. Il la demande avec une précipitation qui tient preſque de la frénéſie. On lui répond qu'un ami eſt venu la réclamer, & qu'on la lui a rendue. Quel eſt cet ami? On lui en dit le nom, il ne le connoît pas. Nouveau ſujet de déſeſpoir! Il court de tous côtés comme un forcené, comme Enée quand il chercha ſa femme Creüſe dans l'embrâſement de Troye.

Il rencontra enfin Milord Fox, qu'il croyoit hors d'Angleterre. « Ah! lui dit il en pleurant, j'ai perdu un Ange. » « Un Ange, répondit l'Anglois, en ſe grattant, elle a des maladies qui ſont bien d'une mortelle, & qu'elle auroit pu ſe diſpenſer de me communiquer ». « Vous ſavez donc où elle eſt ». —« Oui. C'eſt moi qui, ayant appris ſa diſgrace, ai daigné la réclamer, ſous un nom

ſuppoſé ; car je n'ai pas voulu déclarer le mien ». — « Rendez-la moi donc vîte ». — « Oh, volontiers » ! — « Que ne vous dois-je pas ! Quel tréſor » ! « Ce ſont des tréſors dont on n'eſt pas fort jaloux. » A ces mots, Milord conduiſit chez lui le Chevalier Sanſor, & lui rendit Tintine. Nos deux Amants s'embraſſerent avec tendreſſe, maudirent de concert l'Angleterre, & réſolurent d'en partir au plutôt.

CHAPITRE XV.

MILORD Fox les laiſſa ſeuls & en liberté de ſe parler à cœur ouvert. Sanſor pria Tintine de lui raconter ce qui lui étoit arrivé depuis leur ſéparation. Elle s'en acquitta en ces mots.

« Vous jugez, mon tendre ami, de mon déſeſpoir, quand je me vis ſeule, après votre empriſonnement. Notre cruel hôte y mit le comble, en me chaſ-

ſant ignominieuſement de ſon logis. Je me vis ſur le pavé ſans le ſou, ſans hardes, ſans protecteur, quel parti prendre, quelle horrible ſituation pour une perſonne de mon ſexe ! Je marchois au hazard, ſans ſavoir où j'allois. Je ne tardai pas à rencontrer l'indigne Raſcal ; j'ignorois qu'il étoit l'auteur de votre détention, & je me rappellois les promeſſes qu'il nous avoit faites à tous deux. Je l'abordai donc comme un protecteur, dans l'humble contenance d'une ſuppliante. Il me reçut d'un air beaucoup plus familier que ci-devant, & me paſſant familiérement la main ſous le menton, il me dit : « venez chez moi, la belle, vous n'y manquerez de rien ». En diſant cela, il me prit le bras ſans façon, & je le ſuivis en tremblant.

A peine fûmes-nous arrivés chez lui, qu'il s'enferma avec moi ſous clef, & me laiſſa voir dans ſes yeux une paſſion ſiniſtre & furieuſe. Eperdue, effrayée, je me jettai à ſes

pieds en m'écriant : « ô ! Monſieur, de grace ſauvez-moi ». Il me releva en riant & me fit aſſeoir au près de lui. « Mon enfant, me dit-il, ne vous épouvantez pas. Je ne veux pas vous faire de mal. Vous avez beſoin de tout. Je prétends ne vous laiſſer manquer de rien. Il vous faut d'abord de l'argent. Tenez en voilà, continua-t-il en me préſentant une guinée. » — « Oh! Monſieur, lui dis-je d'un ton décidé, je ne veux rien recevoir, ſi vous n'êtes généreux ». « Ne faites donc pas l'enfant, reprit-il, en me mettant par force la guinée dans ma poche ». Soudain le malheureux me couvrit de ſes baiſers odieux ; je réſiſtai de toutes mes forces. « Oh, tu es payée, s'écrioit-il, il faut que tu me ſatisfaſſes ». Et le ſcélérat continuoit ſon indigne attaque, & je redoublois de vigueur pour ma défenſe ; je l'égratignois, je le mordois, je criois au meurtre. « Quel horrible démon, dit-il enfin tout hors d'haleine ! Mais

je ſaurai bien venir à bout de toi. Sois sûre que tu ne m'échapperas pas ». A ces mots il ſortit furieux, en m'enfermant à la clef.

Je me trouvai dans un plus grand embarras que ſur le pavé. Je réſolus de m'eſquiver à quelque prix que ce fût. J'ouvris la fenêtre. Heureuſement elle n'étoit qu'à un premier étage ; elle donnoit ſur une cour, où l'on venoit de décharger du foin, qui m'offroit un lit ſecourable. Je m'élance de la croiſée ; je tombe ſur le foin, & je ſuis à peine étourdie de ma chûte. Me voilà dans la rue & très-contente d'y être. Une heure auparavant je regardois cela comme un grand malheur. A travers l'inquiétude, la faim commençoit à me poignarder. Je ne croyois pas avoir un ſol dans ma poche. J'y fouillai cependant machinalement, & j'y trouvai une guinée ; c'étoit celle qu'y avoit miſe par force le malheureux Raſcal. J'allai chez une bonne Françoiſe que vous connoiſſez,

&, moyennant ma piece d'or, elle me reçut volontiers.

Je cherchois cependant des lumieres ſur le compte du ſeul homme qui m'intéreſſoit en Angleterre ; & pour cela, j'étois obligée de courir toute la journée : mais, vous ſavez que je ſuis née pour les malheureuſes rencontres. Un jour en retournant chez moi, flattée de l'eſpérance de recueillir, peut-être, de vos nouvelles, j'eus le malheur de rencontrer Raſcal, mon perſécuteur. Il me ſaiſit au collet, de la maniere la plus indigne, en m'accablant d'injures atroces, & me traitant comme une proſtituée. Un des hommes chargés d'arrêter ces malheureuſes, paſſa dans ce moment. Raſcal l'appella & lui dit que j'étois une ſcélérate qui lui avoit volé une guinée, & lui avoit donné la galle. Le monſtre, moi l'avoir volé ! Mais, peut être, une ſecrette maladie que je n'ai oſé vous dévoiler, mon cher Amant, s'étoit-elle communiquée à lui ; par-

donnez-moi cette réſerve. Je craignois d'être humiliée à vos yeux, & de paroître une galleuſe aux regards d'un homme auſſi propre que vous. Je crois avoir gâgné cette maladie à Brighthelmſtone, dans les draps ſales où j'eus la malheureuſe condeſcendance de coucher ; & je n'ai pas eu juſqu'ici la facilité de m'en faire entiérement guérir ». — « Hélas ! lui dit Sanſor, en l'interrompant, je vous en livre autant, ma chere Tintine ; à la même époque, sûrement, j'ai gâgné comme vous cette ſecrette incommodité, que je n'oſois dévoiler à la pureté même. J'ai déjà laiſſé échapper quelques mots qui ont dû vous faire entrevoir, que je n'étois pas plus heureux que vous. C'eſt-là, je le vois, ce qui a juſqu'ici retardé notre mariage. J'oſois attribuer à un refroidiſſement de votre part, ce qui n'étoit qu'une juſte réſerve ; pardonnez ».

A cet aveu réciproque, nos deux galleux, ſi ce n'eſt pas un crime d'appeller ainſi des gens ſi délicats, ſe jetterent

dans les bras l'un de l'autre, & après un moment d'attendriſſement, Tintine continua ſon récit.

« Je me juſtifiai le mieux que je pus, dit elle; l'*arrêteur* de filles parut touché de mes raiſons &, ſans doute, de mon air honnête ». — « Mais pardonnez, me dit il, je ne ſuis pas Juge; il faut abſolument que je vous conduiſe chez le Lord Maire ». Je parus devant ce Magiſtrat, qui ayant entendu la plainte de l'accuſateur, décida qu'il falloit me viſiter, pour s'aſſurer ſi j'avois en effet la maladie que le cruel prétendoit tenir de moi. Je frémis de cette déciſion, & je fus remiſe aux mains d'un barbare Chirurgien, qui ſe mit en devoir de faire une odieuſe viſite. Je m'évanouis, & j'ignore ce qui ſe paſſa long-temps autour de moi. Sans doute il reconnut que j'avois la fatale maladie dont Raſcal ſe plaignoit, & cela parut ſuffiſant pour me convaincre de mauvaiſe vie; quoique cependant cette incommodité ne ſoit

point un fruit de débauche, & que de très-honnêtes gens puiſſent en être attaqués.

Je fus donc renfermée dans un Hôpital, parmi des malheureuſes qui n'avoient rien de commun avec moi que le ſexe. J'y paſſai pluſieurs jours preſque ſans manger, deſirant de me laiſſer mourir de faim.

Enfin, je ne ſais comment, Milord Fox apprit où j'étois. Il vint un jour me réclamer. Je volai dans ſes bras. Il me conduiſit chez lui, en me faiſant eſpérer qu'il vous rendroit bientôt à mes vœux; mais quand je fus dans ſa poſſeſſion, il parut me dévorer des yeux. Il s'enferma avec moi comme avoit fait Raſcal, & me dit: « ma chere enfant, je ne puis vous rendre ſitôt votre Amant; en attendant, je vous préſente un autre lui-même ». Alors le traître voulut me faire violence, comme l'autre ſcélérat. Il n'y réuſſit pas mieux, & il fut puni de même. Je l'ai reconnu à certains reproches qu'il ne m'a pas trop voilés. Cette maladie, ſans doute, l'a dégoûté

de moi. A quelque chose malheur est bon. Il vous a rencontré, & son dépit plus que sa générosité nous réunit ensemble ».

Sanson embrassa de nouveau sa chere Tintine. Ils convinrent tous deux qu'il ne faudroit rien témoigner à M. Fox. Après tout, c'étoit lui qui avoit tiré la belle Françoise de l'Hôpital, & l'avoit rendue à son bien-aimé. Le Renard Anglois rentra bientôt d'un air assez riant, salua les deux Amants, leur souhaita un bon voyage, en cas qu'ils voulussent quitter l'Angleterre, & les reconduisit poliment à la porte.

CHAPITRE XVI.

Voila nos deux Amans réunis l'un à l'autre ; mais dans la rue ; mais sans le sou. Un ami leur prêta quelqu'argent, ce qui les tranquillisa beaucoup. Ils firent sérieusement les apprêts de leur départ ; mais

mais comme Tintine avoit ſouffert tant de malheurs, & s'étoit vue expoſée à tant d'épreuves ſous l'habit de ſon ſexe, ils réſolurent entr'eux qu'elle porteroit dorénavant celui d'homme, qui lui alloit paſſablement, parce qu'elle étoit d'une taille avantageuſe.

Ils ſe trouverent aſſez bien, pendant quelques jours, de ce nouvel arrangement; cependant l'honnête Sanſor étoit fort inquiet de ſavoir comment le bienfaiſant coquin, qui lui avoit ſervi de caution, ſe tireroit d'affaire, vis-à-vis de l'autre coquin qui l'avoit fait arrêter. Il ſe propoſoit même de conduire avec lui le premier en France, pour le ſouſtraire aux pourſuites du créancier. Tandis qu'il formoit ce projet, il reçut une invitation fort polie, pour aſſiſter à l'exécution & à l'inhumation de ces deux malheureux qui devoient être pendus de compagnie, je ne ſais pour quel crime. Il étoit en même temps prié d'un repas antécédent, qui devoit être leur dernier repas. Raſcal lui

avouoit que c'étoit lui qui lui avoit volé ſa bourſe & divers effets, en différens temps. Sanſor leur ſouhaita à tous deux une bonne fin, & ſe diſpenſa d'aſſiſter à cette brillante partie.

Nos deux Amans, avant leur départ, voulurent aller prendre congé de tous ceux qui leur avoient fait politeſſe. Parmi les Anglois qu'ils connoiſſoient, pluſieurs ſe trouvoient en priſon pour dettes; quelques-uns avoient été enlevés dans une *preſſe*, (ce qui eſt, comme on ſait, une façon polie de prendre le monde par force, dans ce pays de liberté, pour ſervir le Roi ſur terre ou ſur mer); deux s'étoient tués; un autre étoit mort de faim; & le plus jeune de tous venoit d'être pendu par mépriſe. Les autres ne vouloient voir perſonne, étant la plupart attaqués du *ſpleen*, maladie que le charbon de terre, qu'on brûle dans Londres, aide à communiquer par ſa fumée épaiſſe; cette fumée, d'accord avec la miſere dont on ſe plaint beaucoup dans cette Capitale, y entre-

tient une doſe aſſez uniforme de mélancolie. Le couple François plaignit beaucoup ce miſérable Peuple Roi ; & lui fit de grand cœur ſes adieux.

CHAPITRE XVII.

Sansor & ſon Amante revenoient aſſez tard de ſouper, & comptoient ſur le champ monter en voiture pour quitter l'Angleterre. Se regardant comme à la fin de leurs peines, ils formoient les projets les plus gracieux, & s'applaudiſſoient, ſur-tout de l'idée qui avoit fait prendre à Tintine des habits d'homme. Peu à peu ils apperçurent le long des maiſons, des deux côtés de la rue, ſur ces bienheureux trottoirs, des ſcélérats armés de gros bâtons, qui guettoient les paſſans. C'étoient les gens de la *preſſe ;* ces coquins ſe mirent à faire une battue, & à raſſembler les hommes, comme on fait le gibier. Ils frappoient ſur le Peuple-Roi à grands

coups de gourdin, laiſſant échapper les femmes; mais retenant les hommes d'une maniere dont on ne pouvoit ſe défendre; ils les conduiſoient vers la tour de Londres, en leur faiſant ſonner ſur le dos leurs bâtons diſcourtois. Graces à ſes habits, Tintine fut enveloppée parmi le troupeau qu'on menoit ſi galamment; & elle ne pût ſe diſpenſer de recevoir, ainſi que ſon Amant, pluſieurs apoſtrophes ſur les épaules.

Ils arriverent ainſi tambour battant à la Tour, où ils furent pouſſés en foule, comme des beſtiaux à la tuerie. Là, on tria ceux qu'on voulut, on renvoya ceux qu'on ne voulut pas, ou qui eurent quelque titre à réclamer pour être délivrés. Quant à nos Amans, on leur ſignifia gracieuſement qu'ils auroient l'honneur de ſervir ſur les vaiſſeaux de Sa Majeſté, Sanſor en qualité de Soldat, ſon camarade en celle de Mouſſe. Ils eurent beau s'écrier que c'étoit une indignité, qu'ils étoient étrangers, leurs plaintes ne firent que

leur procurer l'avantage d'être resserrés plus étroitement, en attendant le départ. Tintine auroit pu déclarer son sexe ; mais elle craignoit qu'on ne la prît alors pour une fille de mauvaise vie, & qu'on ne la reconduisît dans le funeste hôpital d'où Fox l'avoit tirée. Esclavage pour esclavage, elle aimoit mieux celui qu'elle partageoit avec son Amant.

Ils gémissoient ensemble, & se plaignoient avec leurs compagnons d'infortune. « Heureuse liberté, s'écrioit un Vieillard avec un saint transport ! » « Quoi, dit Tintine en perdant patience, on voudra me persuader que je suis dans un pays libre, tandis que je languis dans les fers, sans avoir rien fait pour les mériter ! Est-ce là jouir de la liberté ? » « Oui sans doute, mon enfant, reprit l'Anglois ; la liberté étant un bien si précieux, nous sommes obligés de lui faire des sacrifices inconnus aux Peuples qui gémissent sous la verge du despotisme. Chacun de nous doit se battre pour

la gloire & la sûreté de son pays : c'est nous qui voulons la guerre, nous devons la soutenir. La *presse* ne fait autre chose que forcer les Citoyens de remplir leur devoir. » — « Mais nous ne sommes pas Anglois, représenterent les deux Amans. » — « Félicitez vous, leur répondit-on, d'être admis à partager la gloire de ce Peuple libre. »

CHAPITRE XVIII.

On ne tarda pas à conduire nos deux Infortunés à bord du vaisseau *la Liberté*; car il étoit écrit que ce malheureux nom les persécuteroit toujours. Le jeune homme étoit habillé en Soldat, & la demoiselle en Mousse. Dans cet état, elle paroissoit encore charmante; vous eussiez dit de l'Amour déguisé en petit Matelot; mais c'étoient des charmes perdus. Les barbares ne faisoient pas attention à ces bagatelles; bien plus, en apprenant à la

belle l'exercice de ſon métier, ils eurent la cruelle audace de lui donner pluſieurs fois des coups d'étrivieres. Son Amant qui vouloit la venger, & qui, pour cela, faiſoit plus le mutin qu'elle, fut enchaîné par le pied.

On attendoit le vent pour partir, & déjà il commençoit à devenir favorable. Je ne ſais à propos de quoi un Mouſſe chercha querelle à Tintine, & l'apoſtropha bruſquement d'un ſoufflet. Cette diſpute fit rire Matelots & Soldats, (excepté Sanſor); on dit au petit ſoufflété : « Tu ne peux pas te diſpenſer de te venger, & de te battre. » L'aggreſſeur mit bas ſa veſte & ſa chemiſe; & comme Tintine ne ſe diſpoſoit pas à en faire autant, pour des raiſons qu'ils ne pouvoient ſoupçonner, quelques Matelots, par paſſe-temps, ſe mirent à la dépouiller malgré elle; mais quel fut leur étonnement, leur raviſſement, quand, après avoir enlevé la chemiſe de Mouſſe, ils virent le corps de Vénus, & contemplerent une

gorge d'albâtre ! Ils reſterent quelque temps dans une extaſe muette. Enfin les plus preſſés fondirent ſur elle en s'écriant : » ah, quel charmant morceau ! quelle capture, quel préſage pour notre campagne ! » Ils enleverent Tintine, & malgré ſa réſiſtance & ſes cris, la porterent à terre, où nous la laiſſerons un moment dans leurs bras.

Son Amant avoit été, comme les autres, témoin de cette ſcene ; jugez de ſa fureur ; mais il étoit enchaîné par le pied. Il ne put empêcher une indignité ſi révoltante. Il apperçut, pour la premiere fois, le ſein de ſa maîtreſſe ; mais il vit cette fille adorable enlevée par les matelots ; il ſentit que ces barbares alloient moiſſonner des tréſors dont il s'étoit promis la jouiſſance, & dérober une fleur qui lui étoit réſervée ; il en frémiſſoit d'horreur. Il lui échappa des extravagances qui le firent prendre pour un fou, & lui valurent des coups de nerf de bœuf. Soudain le vent favorable

ſe leve ; on part ; on fait une campagne, & malgré la paix, on fait différentes priſes ſur les François. Dans pluſieurs combats Sanſor chercha la mort, & ne put la trouver. « O Ciel, s'écrioit-il, tu ne veux pas me délivrer d'une vie odieuſe, tu me rendras mon Amante » !

Bientôt le Vaiſſeau revint à Londres chargé de richeſſes. Sanſor trouva le moyen de s'eſquiver & de courir, bien déguiſé, dans tous les quartiers de la Ville, pour chercher des nouvelles de ſon Amante. Il découvrit enfin la demeure de Milord Fox, qui avoit changé de logement, & il s'y rendit ſur-le-champ.

CHAPITRE XIX.

Milord Fox embraſſa de tout ſon cœur le Chevalier Sanſor. « Comment, mon ami, lui dit-il, vous n'êtes pas mort ! Votre arrivée me cauſe d'autant

plus de plaisir, que je vous croyois à tous les diables. Soyez le bien-venu ; il faut vous présenter à Milady ». Sanfor étonné de cette sorte d'accueil, se laissa conduire dans une chambre voisine, où il trouva : qui, s'il vous plaît ? Tintine elle-même. Il reste émerveillé. La belle s'évanouit ; car, comme on l'a vu, elle étoit sujette aux évanouissements. Il l'a reçoit dans ses bras & la fait bientôt revenir. Elle reprend ses esprits, plutôt par les baisers de son Amant, que par les sels d'Angleterre. « Et quoi, mon tendre ami, s'écria-t-elle douloureusement, vous n'êtes donc pas mort » ! — « Et quoi, ma chere Tintine, lui répondit Sanfor, êtes-vous fâchée que je vive » ? « Fâchée de voir vivre celui que j'adore, s'écria-t-elle ! Mais qu'ai-je fait » ?

Pour nous mettre au courant, il faut placer ici quelques particularités essentielles. M Fox, d'abord un peu refroidi par le présent qu'il avoit attrapé de Tintine, s'étoit bientôt renflammé. Ne per-

dant pas de vue les deux Amants ; il avoit ſu l'accident par lequel ils s'étoient vus enveloppés dans la *preſſe*. Connoiſſant le Vaiſſeau qu'ils montoient, il avoit rodé ſans ceſſe autour. Il s'étoit trouvé ſur le rivage, quand les matelots y avoient conduit Tintine avec violence, & il n'avoit pu s'empêcher de ſourire, en reconnoiſſant que la belle, très peu outragée, ne l'avoit pas été ſans vengeance ; car l'innocente créature poſſédoit, comme l'abeille, de quoi punir les téméraires, & il en cuiſoit à qui s'en approchoit de trop près. Fox, en parlant aux Officiers, l'avoit fait arracher des mains des raviſſeurs, & livrer entre les ſiennes. Il l'avoit enlevée chez lui, où elle avoit repris les habits de ſon ſexe ; & par mille ſoins adroits & décents, il étoit parvenu à lui faire oublier ce qu'il y avoit eu ci-devant de trop peu meſuré dans ſa conduite. Tintine raconta en peu de mots ces détails à Sanſor, & elle ajouta que Fox lui avoit juré, que

ſon Amant avoit péri avec la frégate ſur laquelle il étoit parti, que la voyant ſans aſile & ſans appui, il lui avoit offert de remplacer ſon défunt ami, & que pour ébranler ſa fidélité, il lui avoit exagéré l'abandon où elle ſe trouvoit, au point de la faire conſentir à l'épouſer. Elle confeſſa de plus, avec un redoublement d'embarras, qu'elle portoit dans ſon ſein malheureux un fruit des amours de ſon époux. Cet aveu fait, elle ſe jetta aux genoux de ſon Amant, lui demandant pardon avec un torrent de larmes; & j'avoue en conſcience, que des circonſtances irréſiſtibles, trop longues à détailler, avoient réellement violenté la fidele Tintine, & rendoient excuſable ſon mariage avec Fox. Sanſor conſterné regarda ce traître avec amertume, & lui dit: « barbare, qu'as-tu fait »? L'intrigant Anglois ſourioit malignement, & jouiſſoit du chagrin des deux Amants. Enfin, il leur dit gravement: » conſolez-vous, mes enfants,

je ne ſuis pas capable de ſéparer deux cœurs ſi bien unis. Réjouiſſez-vous, & ſachez que Tintine n'eſt point véritablement mon épouſe ; ce mariage eſt une impoſture innocente. Il n'y a de réel que l'enfant de ma façon ; mais je vous le cede de bon cœur ». Les Amants le regardoient d'un air moitié ſtupéfait, moitié indigné. « Comment, malheureux, s'écrierent-ils » ! .... « Oui, reprit il, en les interrompant, j'avois appris, mon cher Chevalier, la fauſſe nouvelle de votre mort. J'ai penſé que l'amitié m'impoſoit de vous remplacer auprès de Tintine, qui ſe trouvoit ſans appui. J'ai preſſenti que, délicate comme elle eſt, jamais elle ne voudroit ſe livrer qu'entre les bras d'un mari. Je ne pouvois l'épouſer véritablement, puiſque je ſuis marié depuis long temps, & que je vais même, un de ces jours, me réunir avec ma femme dont j'étois ſéparé. J'ai pris ſur moi de jouer la comédie, & de faire célébrer un faux mariage qui

a trompé Tintine pour ſon bonheur. Vous voilà de retour, mon cher ami, je vous rends votre épouſe » .

Nos deux Amants ne voyoient pas dans tout cela l'obligation qu'ils avoient à M. Fox ; ils étoient au contraire tentés de lui ſauter au viſage, pour lui arracher les deux yeux. Mais le mal étoit fait ; il n'y avoit pas de remede. Ce n'étoit pas la faute de Tintine, & peut-être étoit-elle la ſeule perſonne au monde, qu'un homme délicat fût tenté d'épouſer après un pareil malheur. Ils prirent le parti de retourner en France, pour y effectuer le mariage qu'ils devoient d'abord faire en Angleterre ; ſe promettant bien de renvoyer, à ſon indigne pere, le petit galleux qui devoit venir à la fin des neuf mois ; car enfin Tintine n'avoit pu réuſſir à ſe faire entiérement guérir de ſa petite incommodité, depuis qu'elle étoit à Londres ; & Sanſor n'avoit pas été plus heureux ; il étoit écrit qu'ils emporteroient cela d'Angle-

terre ; mais auſſi qu'ils n'emporteroient que cela. Milord Fox leur ouvrit généreuſement ſa bourſe. Il y avoit environ deux guinées ; ils les refuſerent quoiqu'ils en euſſent quelque beſoin, & le quitterent en lui témoignant combien ils étoient peu flattés de ſes attentions. Il leur fit ſes adieux d'un air riant, comme un homme qui étoit parvenu à ſon but, & qui, à quelques démangeaiſons près, étoit aſſez content.

CHAPITRE XX.

SANSOR conduiſit Tintine à ſon Auberge, & alla ſur-le champ retenir au Carroſſe public une place pour elle & pour lui, afin de partir dès le lendemain matin. Il reçut alors une lettre d'un Seigneur François qui s'intéreſſoit à lui, & qui lui recommandoit de ſe mettre en route ſur-le-champ, pour l'aller

joindre à Bath. Il n'y eut pas moyen de reculer; car il étoit queſtion d'argent que ce Seigneur devoit lui procurer. Il prit la poſte & ſe rendit à Bath avec ſon Amante; ils firent le voyage le plus heureux, & qui leur parut du plus favorable augure. Le Duc de ***, en effet, à l'arrivée de Sanſor, l'embraſſa de tout ſon cœur, & le préſenta, avec ſon Amante, à une compagnie nombreuſe & opulente, qui prenoit avec lui les eaux. Le couple François gagna tous les cœurs. On fit raconter au jeune homme & à la Demoiſelle, les principaux traits de leur hiſtoire, qui intéreſſerent & de temps en temps firent ſourire toute la compagnie. On les retint à dîner, & en prenant congé d'eux, le Duc gliſſa, dans la main de Sanſor, une lettre de change de cinq cents livres ſterling, payable dans peu de jours à Londres. C'étoit la compagnie entiere qui, intereſſée par cet aimable couple, s'étoit ſecrétement co tiſée en ſa faveur. Le Duc avoit con-

verti ces libéralités en une lettre de change, pour que ſes protégés fuſſent moins expoſés à être volés ſur la route.

Nos deux Amants reprirent le chemin de Londres, pour ſe faire payer. Ils n'avoient pas encore été ſi contents depuis leur arrivée en Angleterre; il faiſoit le plus beau temps du monde; ils ſe livroient tous deux aux plus ſéduiſants projets. L'argent qu'ils alloient recevoir les mettoit à leur aiſe. Ils en avoient aſſez, non-ſeulement pour payer leurs dettes; mais encore pour ſubſiſter quelque temps, en attendant qu'ils puſſent ſe reconcilier avec leurs parents.

Tout-à-coup ils furent arrêtés par un voleur maſqué, à cheval, qui, le piſtolet à la main, leur demanda poliment la bourſe. Sanſor lui ſauta rapidement ſur le corps, détourna le piſtolet, qui partit ſans l'attraper, arracha le maſque au voleur, & reconnut avec étonnement un Marchand de la Cité, auquel il avoit été recommandé. Le Marchand le recon-

nut auſſi de ſon côté, & lui demanda un million de pardons ; mais il lui dit : « Vous êtes un grand imprudent, de riſquer de vous faire tuer, pour épargner une bagatelle ; car enfin, vous devez ſavoir que nous autres voleurs à cheval, nous ſommes honnêtes ; que nous nous contentons d'un modique tribut que nous payent les voyageurs ; qu'enfin les Seigneurs, avant de ſe mettre en route, déterminent ſouvent ce qu'ils veulent nous donner, & font ce qu'on appelle la bourſe des voleurs. Ne manquez pas de la faire d'orénavant, & ne riſquez plus vos jours par une incartade à la Françoiſe ».

Sanſor lui demanda ce que c'eſt que les voleurs à cheval. « On diſtingue, répondit l'honnête larron, les voleurs à pied, & les voleurs à cheval. Les premiers volent dans les rues & les boutiques, & ſur-tout le ſoir aux environs de Londres, en étourdiſſant les paſſants à coups de bâton. Les ſeconds ſont re-

connus pour honnêtes gens, & pendus comme tels ; ce ſont quelquefois des Marchands, comme moi, qui, embarraſſés pour payer une lettre de change, viennent en recueillir le montant ſur la route. C'eſt juſtement le cas où je me trouve. J'ai une lettre de change de cinq cents livres ſterling à payer après demain. Je n'en ai pas le premier ſou ; & me voyant ſans autre reſſource, je ſuis venu ici pour me procurer les moyens d'y ſatisfaire. Sans cela je perdrois mon crédit & mon honneur ». « Et vous vous expoſez, dit Sanſor, à perdre la vie » ? « — Oh ! reprit le Marchand, l'honneur m'eſt plus cher que la vie ». Le chevalier trouva que c'étoit là une étrange façon de le conſerver ; mais tout à-coup il fut frappé de crainte. Dans ſon tranſport il n'avoit pas trop bien examiné ſa lettre de change. Il n'avoit gueres obſervé le nom de celui qui devoit la lui payer, & n'en avoit retenu que le montant. Il fouille en

tremblant dans ſon porte-feuille ; il ouvre ſa lettre fatale. « N'eſt-ce pas là, dit-il à l'honnête voleur, celle que vous devez payer » ? — « Juſtement, répondit l'Anglois ». — « Hé bien, reprit le François, je vous la donne ; j'aime mieux me priver de cette ſomme, que de vous voir riſquer vos jours pour me la procurer ». — « Oh ! vous ne la perdrez pas, reprit l'homme à cheval, en recevant la lettre avec tranſport ; quand je devrois me faire pendre dix fois, j'y ſatisferai ; vous en recevrez quelque jour le montant, & vous ne ſerez pas le premier qui aura eu cet avantage, après avoir été volé. Donnez-moi votre adreſſe, afin que je vous faſſe tenir votre argent ». Sanſor lui donna une adreſſe à Paris, & le criminel s'en alla plus content que le bienfaiteur.

Ce pauvre Sanſor fut cependant un peu flatté, durant quelques moments, du plaiſir d'avoir fait une bonne action. Mais, en réfléchiſſant combien cet argent

étoit néceſſaire à lui & à ſa chere Tintine, il ne put s'empêcher de ſoupirer. Pour la belle, ſi ſujette aux évanouiſſements, elle ne s'évanouit pourtant pas en cette occaſion ; mais elle n'en fut pas plus contente.

Nos deux dévaliſés n'ayant plus rien à faire à Londres, firent fouetter vers Calais. Leur poſtillon, pour les égayer, leur raconta pluſieurs hiſtoires de héros détrouſſeurs des paſſants. « Avouez, leur dit-il, qu'on vole bien honnêtement en Angleterre. Juſqu'aux voleurs y ſont honnêtes gens. Oh, le charmant pays ! Auſſi, Milord, ſi vous liſez les papiers publics, ils ne ſont pleins que de l'hiſtoire des voleurs & des pendus, avec quelques traits contre le Gouvernement & les particuliers. » Le Phaéton Britannique avoit l'air content & fier d'être d'une pareille Nation. Sanſor & ſa Maîtreſſe continuerent la route en ſilence, avec une mine allongée & preſque Angloiſe. Ils ne croyoient cependant

pas leur argent abſolument perdu ; & en effet, des gens dignes de foi m'ont aſſuré que l'honnête voleur le leur auroit rendu, s'il n'avoit pas été pendu deux mois après.

Ils ſe rendirent bientôt à Douvres, s'embarquerent ſur le Pacquebot & quitterent l'Angleterre ſans envie d'y retourner ; ils arriverent enfin à Calais & bientôt à Paris, exactement ſans le ſou.

CHAPITRE XXI.

Dès que nos Amants furent en France, l'air leur ſembla plus riant, & ce paſſage fut preſque pour eux celui du Tartare aux Champs Eliſées. Paris, quoiqu'ils s'y trouvaſſent ſans argent, leur offrit un coup d'œil enchanteur.

Ils étoient fort embarraſſés de la maniere de ſe préſenter après leur équipée, & ne ſavoient auquel des deux peres ils rendroient la premiere viſite. Sanſor

alla aux Tuileries, pour rêver ſur cet objet. Il y rencontra un Anglois de ſa connoiſſance, qui le félicita beaucoup ſur ſon voyage, & lui dit : « c'eſt à préſent que vous pouvez vous regarder comme un homme ! Vous devez être bien content de l'Angleterre ». —— « Oh ! oui, répondit le Chevalier. J'y ai été volé à la ville, volé à la campagne ; roué de coups à la ville, roué à la campagne ; empriſonné, enchaîné, ſoldat malgré moi ; j'y ai perdu tout ce que j'avois ». — « Mais au moins, reprit l'Anglois, vous y avez gagné quelque choſe pour votre dédommagement ». « Oui, répliqua le François, j'y ai gagné la galle ».

Il s'étoit fait pluſieurs changements depuis leur départ. Le pere de Sanſor, ci-devant pauvre, étoit devenu riche par héritage ; & celui de Tintine, ci devant riche, étoit devenu pauvre par des banqueroutes. L'Amant dit à ſon Amante. « Ah, ne craignez rien pour vous, ma

chere; j'aurai le plaiſir flatteur de réparer vos pertes; & pourrez-vous être humiliée de tenir votre bonheur des mains de l'Amour » ? Tandis qu'il lui faiſoit ces belles promeſſes, un officieux perſonnage vint lui apprendre qu'il étoit deshérité par l'auteur de ſes jours. Il demeura muet & conſterné.

Tintine le mena chez ſon pere, qui les reçut aſſez bien. La pauvreté rend tendres. « Mes enfants, leur dit-il, je vous offre un pere à nourrir ». Ils comprirent, par ces mots, qu'il conſentoit à leur mariage, & ils en furent enchantés; mais quand ils eurent dit que Sanſor étoit deshérité; « oh! c'eſt autre choſe, dit le Marchand ruiné; vous êtes donc ſans reſſources » ? Ils en convinrent humblement, & ne firent qu'irriter le vieillard. Vainement ils lui repréſenterent, pour le toucher, que Tintine étoit groſſe; qu'elle avoit la galle; qu'elle manquoit de tout. Il n'avoit rien à leur donner que ſa malédiction. Il les en gratifia.

Sanſor

Sanſor alla ſe jetter aux pieds de ſon pere. La groſſeſſe & la galle de Tintine ne toucherent pas plus le vieux gentilhomme, que le vieux bourgeois. « Coquin, dit ce noble vieillard à ſon fils, tu es un malheureux d'avoir mis cette fille dans un pareil état, n'ayant pas la faculté de réparer ſon honneur en l'épouſant. » Le Chevalier proteſta, pour ſa juſtification, qu'elle n'étoit pas groſſe de ſes œuvres. « Tu es donc, reprit ſon pere, le plus ſtupide des hommes, de vouloir l'épouſer. Ne me reparle pas de cette créature » — « Mais elle n'a rien, lui dit le fils ». — « Hé bien, reprit le pere, je me charge de la faire enfermer à mes dépens, dans un Hôpital ».

Voilà deux Amants bien embarraſſés. Il faut pourtant finir leur embarras. Une tante du jeune homme mourut un beau matin, & le laiſſa ſon héritier. Sanſor devenu riche, n'en brûloit pas moins

d'épouſer Tintine ; mais il falloit avoir le conſentement des deux peres. Le vieux gentilhomme ne voulut jamais donner le ſien ; mais il eut la complaiſance de mourir ; & dès-lors on put s'en paſſer. Pour le bourgeois, il s'humaniſa quand il vit ſon gendre riche, & il donna ſon aveu de bonne grace. Sur ces entrefaites, les deux Amants furent bien guéris de la ſecrette incommodité, dont nos lecteurs doivent être las. Tintine accoucha d'un bel enfant, qui étoit tout le portrait de ſon pere, c'eſt-à-dire, de Milord Fox. (Le couple généreux a, dit-on, la charité de l'élever ; & l'on ne peut que le louer d'une pareille complaiſance.) Tintine fut relevée de couche & mariée à la même Meſſe ; & nos deux Amants ſe virent au comble du bonheur, où ils avoient eu le ſecret d'arriver, par le chemin des écoliers.

Que Paris leur ſembla beau, quand ils y furent heureux ! Les rues, y ſont

pleines d'embarras ; mais on ne vous y jette pas exprès par terre ; mais les femmes n'y ſont gueres inſultées ; mais on y eſt très-peu volé ; mais on y peut être poli, & marcher mis comme on veut, ſans être baffoué par la canaille, & l'on n'eſt pas obligé de s'y battre à coups de poing. La Ville n'eſt pas réguliere ; mais elle eſt gaie de tous les côtés ; mais les détails en ſont charmants ; tous les jours y ſont agréables, & les jours de Fêtes y ſont enchanteurs. On n'y jouit pas d'une liberté républicaine ; mais on y a toute la liberté particuliere qui peut s'accorder avec l'honnêteté ; mais on y peut rire, danſer, chanter chez ſoi, & par-tout où l'on veut ; on y eſt en ſûreté dans ſa maiſon & dans la rue ; on ne craint pas d'être empriſonné ſur le ſerment d'un malôtru ; l'on n'eſt pas pouſſé à coups de bâton, pour être ſoldat ou mouſſe malgré ſoi. Enfin, les promenades, les ſpectacles, tous les amu-

ſements, annoncent un Peuple poli, élégant, charmant; & nos deux jeunes Epoux, ravis de ſe voir rendus à leur Patrie, diſoient. « On peut voyager; mais il faut toujours revenir en France ».

FIN.

On vend chez les mêmes Libraires;

Les Nôces Patriarchales. Poëme en proſe en cinq chants.

Eloge de Catinat dédié à lui-même.

Lettre de M. Camille Trillo, Fauſſet de la Cathédrale d'Auſch, ſur la Muſique Dramatique, &c. du même Auteur.

BRITISH MUSEUM 9 JU 80